

Les étapes de l'orthographe malgache

Dans une publication de l'Université d'Oslo pour l'Académie des Sciences de Norvège, en 1966, le Dr Otto Chr. DAHL, ancien missionnaire de la Mission luthérienne norvégienne à Madagascar et linguiste bien connu par sa thèse classique intitulée *Malgache et Maanjan*, vient jeter des lumières nouvelles sur « les débuts de l'orthographe malgache ». (Norske Videnskaps-Akademi i Oslo, II. Hist.-Filos. Klasse, Ny Serie, No 9, Oslo, 1966, Universitetsforlaget, 52 p.).

S'appuyant sur des lettres des premiers missionnaires protestants arrivés à Madagascar et conservées dans les Archives de la London Missionary Society, sur des recherches minutieuses au sujet de leur formation antérieure, et sur divers documents plus ou moins connus, le Dr. O.C. DAHL retrace la genèse de l'orthographe d'une langue qui, en 1820, n'était guère écrite malgré les tentatives, point négligeables, en *Sora-be*, c'est-à-dire en caractères arabes.

Il nous semble indispensable de faire largement connaître le résultat de ces recherches sur un point d'histoire qui a eu de si durables conséquences et nous résumerons brièvement le travail de notre collègue.

La langue malgache avait été écrite avant le début du XIX^e siècle par des voyageurs européens dans de courtes phrases ou dans des vocabulaires, en caractères latins, mais ces graphies étaient fort hésitantes, soit que les voyageurs aient mal entendu les mots, soit qu'ils aient transcrit les mêmes sons par des lettres diverses. Or, « l'orthographe des missionnaires anglais, telle qu'on la voit dans l'Evangile selon Saint-Luc de 1828, est d'une conséquence presque parfaite, et conçue de telle manière qu'elle est conforme aux exigences de la linguistique de nos jours : chaque phonème de la langue est marqué et a toujours le même signe. La seule exception est le phonème *i* qui s'écrit avec *y* à la fin des mots, comme encore actuellement » (p. 7).

C'est pour montrer comment un si remarquable résultat a été obtenu que O.C. DAHL présente les divers personnages : les pasteurs Thomas BEVAN, David JONES, David GRIFFITHS et John JEFFREYS, l'agent

diplomatique James HASTIE et enfin le roi Radama I^{er} qui joua le rôle déterminant.

JONES, BEVAN et GRIFFITHS avaient reçu une préparation intellectuelle à leur tâche de missionnaires qui les amena, presque aussitôt débarqués et ayant ouvert leurs écoles, à formuler dès février 1823 des principes sages pour obtenir une graphie uniforme des mots malgaches :

— Adopter les caractères romains ;

— Ne pas suivre l'exemple d'une langue déjà écrite quelle qu'elle soit, car les langues européennes ont des lettres inutiles et trop de discordances dans l'emploi des voyelles et des consonnes.

— Obtenir que chaque son soit représenté par un caractère et que ce caractère ne représente qu'un seul son.

— Poser un tableau d'équivalence des voyelles :

Anglais aa, -a, e, o, u, -oo.
Malgache a, -e, -i, -o, -u, -w.

En changeant en *y* l'*i* final et en rejetant l'*i* anglais (diphthongue *ai*) comme superflu. Les consonnes étant celles de l'anglais (moins *c*, *q* et *x*) et le *g* toujours dur.

Ces décisions n'allèrent pourtant pas d'elles-mêmes car, pour obéir au principe « un caractère par son », on proposa d'introduire un caractère hébreu pour le son *ts*, un caractère malais pour le son *dz* et un autre pour le son *ng*, ou encore d'utiliser conventionnellement pour ces sons, les consonnes inutilisées et devenues disponibles *c*, *q*, et *x*. Ces dernières suggestions ne furent heureusement pas retenues.

Les missionnaires se trouvaient en désaccord et réclamaient un arbitrage, soit du Gouverneur de Maurice, soit de leurs Directeurs à Londres. Ce fut le roi RADAMA qui trancha. Il avait déjà reconnu, du vivant de son père, en observant des commerçants, l'utilité de l'écriture et selon GRIFFITHS qui cite ses paroles, il aurait dit : « j'avais pensé que c'était une bonne chose que d'empêcher quoique ce soit d'être oublié. J'en fis part à mon père et lui dis que j'aimerais apprendre à lire et à écrire. Après s'être renseigné, mon père employa quelques Arabes pour me donner des leçons, ainsi qu'à quelques autres, pour lire et écrire notre langue. Je trouvai les caractères arabes très difficiles et si compliqués que je pensai qu'ils ne convenaient pas bien à ma langue et à mon peuple... » (p. 29).

Donc, RADAMA était disposé à favoriser l'écriture de sa langue en caractères latins,

et il considérait qu'il était de son ressort de décider de ces questions : « Pour ce qui est d'écrire ma langue, et pour ce qui est de la prononcer, c'est moi et personne d'autre qui approuve ou décide de la manière de l'écrire ». Effectivement, après avoir écouté les uns et les autres, pris diverses opinions et changé d'avis, le roi signifia sa décision aux missionnaires, à savoir que : « les voyelles seraient, françaises et les consonnes anglaises » et, comme l'écrit le pasteur RABARY dans ses *Dates célèbres* : « Il faut que chaque lettre n'ait qu'un son unique, que l'*i* soit *i* et que l'*a* soit *a*. S'il y a deux sons, il faut combiner les lettres pour les exprimer, comme *ai*, *io* » (*Daty malaza*, I, p. 34).

« Les principes de l'orthographe malgache furent donc décidés par un décret royal du 26 mars 1823. Il me semble justifié d'employer ce terme solennel, parce que le roi confirma sa décision par une lettre. Voyant le mécontentement de JONES et de GRIFFITHS, il n'était pas sûr d'être obéi sans une décision écrite » (p. 34. Le souligné est de l'éditeur).

Il ressort donc de tous les textes cités par Otto Chr. DAHL « que JONES est le père de l'orthographe malgache, assisté plus ou moins au début par BEVAN. Son système est basé sur les idées de Samuel JOHNSON et de Lindley Murray, telles qu'il les avait apprises du Dr. BOCUE à Gospport. Elles furent vite acceptées par GRIFFITHS, parce que celui-ci avait reçu la même instruction » (p. 37).

Le rôle du Français ROBIN, secrétaire du roi, auquel il donnait des leçons de français, n'apparaît pas dans la correspondance des missionnaires anglais. Il est probable cependant que cette influence n'a pas été négligeable, bien qu'elle s'exerçât dans la coulisse sans qu'on puisse la prouver.

En fait, il y eut, sur la proposition de Radama, un changement minime : le *j* fut employé pour le son *dz*.

Par rapport à la langue écrite que nous connaissons maintenant il y a cependant deux petites modifications portant sur des voyelles. La première est la suppression d'un *i* inutile qui correspond à la palatalisation des vélaires (*g*, *ng*, *k*, et *h*) qui fait que l'on entend le son *i* après ces consonnes quand elles en sont précédées : (ex : *isika*, prononcé *isikia*, *taniko*, prononcé *tanikio*). Cet *i* n'était transcrit que de façon intermittente et il fut aboli définitivement par les nouveaux missionnaires anglais

qui arrivèrent à Tananarive après la mort de RANAVALONA I^{er} en 1861. La seconde, est le remplacement du *ou* français par la seule lettre *o* et elle vient d'une circonstance heureuse toute fortuite : l'insuffisance de la lettre *u* dans le premier matériel d'imprimerie reçu d'Angleterre « Puisque le changement a eu lieu juste au moment où la presse commençait à fonctionner, la raison semble évidente. Les casses d'imprimerie reçues ne contenaient certainement pas assez de *u* pour les besoins du malgache ». (44)

« Les questions d'orthographe étaient donc toutes réglées avant la mort de Radama le 27 juillet 1828, et au cours de décembre 1827, la représentation de tous les phonèmes de la langue est devenue telle qu'elle est encore actuellement ». (p. 45)

Ayant terminé d'exposer les résultats acquis par O.C. DAHL que nous enregistrons avec grand intérêt, qu'il nous soit permis maintenant de discuter trois petits détails mineurs dont deux dans son introduction et qui ne modifient en rien la solidité de ses conclusions. Tout d'abord, à propos de la *sora-be*, la graphie en caractères arabes de la langue malgache. Je ne regrette pas le moins du monde qu'elle n'ait pas été acceptée car, comme l'avait remarqué RADAMA lui-même, cet alphabet est compliqué et ne convient pas parfaitement pour transcrire les phonèmes malgaches. Il y a généralement trois façons d'écrire la même lettre selon sa place dans les mots (initiale, médiane, ou finale) : il aurait fallu éliminer des lettres inutiles, homologues de *c*, de *q*, et de *kh*, utiliser des supports neutres pour des diphtongues isolées et modifier le son du *wa* pour qu'il se prononçât *v*, sans parler de l'incertitude entre *i* et *e* correspondant au même symbole vocalique, etc. Néanmoins, avec un peu d'habitude, l'usage conventionnel de cette écriture, infléchi en fonction des sons à rendre, est tout à fait possible (cf. Jacques DEZ, « De l'influence arabe à Madagascar à l'aide de faits linguistiques » (*Revue de Madagascar*, N.S. n° 34, 2^e trimestre 1966, p. 19-38). Il a permis la rédaction de chroniques de très grande valeur, comme celle qui a été traduite par le pasteur G. MONDAIN : « Histoire des tribus de l'Imoro au XVII^e siècle d'après un manuscrit arabico-malgache » (Paris, 1910).

Si ce n'avait été la difficulté éprouvée par le jeune prince RADAMA et ses condisciples avant 1810 à utiliser l'arabico-malgache, il aurait pu se faire que l'alphabet arabe eût été choisi et il aurait, avec les

modifications appropriées, rendu les mêmes services que l'alphabet latin. Il est encore employé efficacement dans le Sud-Est et il se répand lentement dans le Nord sous l'effet de la propagande musulmane qui s'exerce par les Comoriens autour de Majunga, et en pays tankarana par les Yéménites.

Les deux points suivants bien que connexes peuvent être séparés. Tout d'abord les recherches récentes et celles en cours sur le *Journal de Robert Drury* confirment formellement le caractère de fiction pure et simple de cet ouvrage composite probablement écrit par le même auteur que « Robinson Crusôé ». Le problème est trop compliqué pour être abordé ici et nous y reviendrons un jour prochain. La valeur du vocabulaire placé en appendice à cet ouvrage n'en reste pas moins grande, une fois que l'on suit la clé reconnue par le pasteur J. RICHARDSON dès les années 1890, car il donne une liste de mots utilisés dans la région de Mahabo-Morondava et ailleurs, vers 1720. Mais, pas plus que le caractère de faux qui entache le récit ne doit faire mépriser le vocabulaire, la valeur de celui-ci ne peut être mise au crédit du récit.

D'autre part, sans vouloir entrer dans une discussion trop serrée avec notre très estimé collègue, nous pensons cependant que le nom de la ville Tuléar ne vient pas d'une prononciation « cochney » ni même d'une transcription anglaise du vocable *Tolia*.

DAHL écrit : « Il y a un siècle, le nom de la ville s'écrivait Tullear, graphie adoptée par les marins anglais fréquentant le port. Si l'on prononce ce mot à l'anglaise suivant les principes du vocabulaire de Drury, c'est *Tolia*, exactement le nom vezo de l'époque. Il me semble donc hors de doute que Tullear est simplement le vieux nom vezo de la ville graphié à l'anglaise.

« Les Français ont prononcé de leur manière ce qu'écrivaient les Anglais, et ont omis un *l* dans leur graphie : *Tuléar*, avec l'*r* prononcé par les Français, le mot a eu une consonne finale, ce qui est impossible en malgache. En prononçant le *Tullear* français, les Vezo ont donc été obligés d'ajouter une voyelle finale, ce qui a donné *Toliara*, ou même encore plus près du français dans la bouche des Merina : *Tiliara* » (p. 7).

La réalité pourrait être différente. On sait que les mots terminés par une consonne

n'existent pas en malgache mais que, dans des transcriptions européennes de mots, la voyelle finale chuchottée n'est souvent pas perçue, comme le nom de la ville de Vohémar qui correspond au malgache *Vohimaro*, ou Madagascar qui correspond au malgache *Madagasikara*.

D'autre part, il existe en malgache un mot prononcé de façon variable *ara, hara, harana, haraña* qui signifie le récif de corail, le calcaire, la roche, la perle de cornaline, etc. Ce mot est courant en composition : le dugong est appelé *lambo-ara* ; une île de la baie du Courrier, au N.E. du Cap Saint-Sébastien s'appelle *Nosiara*, ou *Nosy-Hara* ; une bourgade du pays tandroy s'appelle *Behara*, prononcée *Bear*, etc.

Aussi, tout en reconnaissant avec notre collègue, que le nom ancien de Tuléar, pouvait être *Tolia*, le port, de la racine *toli*, (en merina *tody*), l'insistance sur l'*a* et sa transcription « à la cockney » me semblent insuffisantes pour expliquer l'intervention du *r* final, et je verrais en *Tolia* l'abréviation (comme on dit *Iarivo* pour *Tananarivo*, ou *Fianar* pour *Fianarantsoa*) d'un mot légèrement plus long *Toliara, Tolia* et *ara* qui signifierait « abrité par un récif », les *a* intermédiaires s'étant fondus en un seul. Le *r* final deviendrait ainsi très plausible.

Et les Anglais, comme les Français, ont entendu et transcrit le même mot. La transcription anglaise, où l'*e* équivalait au son français *ou*, et l'*e* au *i* français, est plus proche du malgache, *ar (a)* se prononce sensiblement de la même façon. D'autre part cet *i*, n'étant pas accentué et presque muet, a été quelque peu fermé en *e* comme pour *Vohimaro* qui est devenu *Vohémar*.

Quant aux Merina qui ignorent souvent le mot *hara*, car dans leur langue le *h* s'est durci en *k* (*karan-doha*) et ayant beaucoup de peine à prononcer l'*u* français, ils en font un *i* jusqu'à ce qu'ils soient allés sur place, aient appris le sens des mots et prononcent correctement *Toliara*.

Nous sommes maintenant très loin des débuts de l'orthographe en 1820-1827. Or, c'était là l'essentiel de la contribution de notre collègue et nos remarques incidentes de la fin ne veulent en rien diminuer ou amoindrir son magnifique travail d'historien.

Louis MOLET